

LES années passent. Etienne Daho reste ce qu'il est vraiment... Un gamin d'une fragilité maladroite, un (faux) play-boy d'une élégance nonchalante, un véritable chanteur pop qui zèbre sa carrière de coups de cœur irréflechis, de petites chansons délicatement découpées dans la transparence diaphane d'un entrelacs d'émotions aussi vitales que futiles. Des chansons belles comme une rose des sables (*Duel au soleil*), aussi irréelles qu'un arc-en-ciel sur fond noir orageux (*Paris, Le Flore*) et parfois vaines et inutiles comme un baiser volé (*Satori Pop Century*)...

Secondé par son fidèle écuyer Arnold Turboust (l'ex-Marquis de Sade qui donne la réplique à la pétulante Zabou dans *Adélaïde*), Etienne Daho revêt pour la troisième fois l'armure rituelle du samouraï pour lancer le cri qui tue: «Pop Satori», *l'illumination pop*

rilleux de leur existence. Au bout du compte, on a mis trois chansons en boîte en trois semaines. Si j'avais continué à bosser en leur compagnie, j'aurais passé pas loin de trente semaines en studio. Cet épisode n'a fait qu'amplifier mes doutes, d'autant plus qu'on a débarqué au studio sans aucun texte comme à notre habitude. J'ai donc décidé de prendre en charge la production du disque et de mettre un terme momentanément aux ex-

sion de se trouver constamment confronté à des situations nouvelles qui donnent sans cesse envie de se dépasser.

Monde cruel

As-tu l'impression aujourd'hui de mieux t'insérer dans notre époque?

E. D. — Pendant tout un temps, j'avais la sensation d'être un martien que personne ne faisait l'effort de comprendre. Puis il y a eu cette

ture. Et je me plante parfois, mais je fais confiance à ce flair. J'ai mené toute ma carrière en m'y fiant aveuglément. Dès le début, j'ai refusé les play-back dans les boîtes à la mode. J'ai préféré attendre le temps qu'il fallait avant de jouer live avec un groupe qui se tenait. J'ai toujours essayé d'éviter les étiquettes musicales, mais je suis séduit par les mouvements artistiques qui se moquent des frontières. J'ai toujours été fasciné

ETIENNE DAHO: SAMOURAÏ POP

anglo-japonaise librement inspirée par «Satori in Paris», le roman de Jack Kerouac. Sans craindre d'empiéter sur ses heures de sommeil, Daho répond aux nombreuses sollicitations, tout ému qu'on s'intéresse à lui. Il accepte les couleurs saturées et les James Bonderies inventées par Philippe Gautier pour le clip d'*Epaule Tatoo*. Il trépigne devant les caméras de Virginie Thévenet, pour qui il écrit également la musique de son second long métrage. Il signe d'une main tremblante le manuscrit de «Superstar et ermite», un livre de fan écrit avec son pote Jérôme Soligny et consacré à Françoise Hardy. Il rêve ou cauchemarde en pensant à sa prochaine tournée. Il dîne en tête à tête avec Roman Polanski et Isabelle Adjani pour examiner un projet de film. Et il trouve même le temps de satisfaire notre curiosité en répondant aux sempiternelles questions autour du dernier album...

Western

En fin de compte, «Pop Satori» s'avère différent de ce qu'on attendait...

Etienne Daho — C'était un véritable western. On m'avait fait découvrir — en Belgique d'ailleurs — le groupe Torch Song (deux albums sortis sur IRS) et j'avais vraiment envie de me faire produire par eux. On s'est rencontré et on a décidé de travailler ensemble, mais je suis arrivé à un moment pé-

ploits du trio Franck Darcel/Arnold Turboust et moi-même. On commençait à s'enfermer dans une formule vraisemblablement gagnante mais pleine de tics.

Ce genre de problème n'est pas rare lorsque des musiciens décident de travailler ensemble sur un seul projet, en l'occurrence le tien...

E. D. — Je ne sais pas... Mais dans ce cas précis la situation devenait tout simplement intenable. Tous les jours, on venait travailler dans leur studio, à Londres, en espérant ne pas les rencontrer! Le jour où on en a eu vraiment marre de leurs querelles, on s'est taillé à Paris en faisant une croix définitive sur une participation de Julie Roberts (*Working Week*) ou de Nico à un titre de l'album.

Tu te plais dans cette succession de calme relatif et de frénésie créatrice propre à la vie d'artiste?

E. D. — Depuis deux ans, je n'ai vraiment pris aucun break. Pas de vacances non plus. Mais c'était aussi une période formidable. Ce qui fait tenir les yeux grands ouverts, c'est l'excitation, l'impres-

tencontre avec Elli et Jacno. On s'est découvert un tas de passions communes sur la musique, bien entendu — on devait être les seuls à encore aduler Françoise Hardy —, mais aussi sur des trucs aussi anodins que la couleur du papier peint ou la largeur des cravates. Avec leur aide et sans m'en rendre vraiment compte, je me suis retrouvé avec un album («Mythomane») sous le bras. Un truc que j'étais absolument incapable de défendre sans mourir de trouille. C'était vraiment atroce! J'ai même failli tout laisser tomber. Je me suis vraiment rendu compte que le métier de musicien nécessitait presque un dédoublement de personnalité. D'un côté, le mec enfermé dans un studio face à un enregistreur; et d'un autre, ce besoin absolu de communication.

Je n'arrive pas à te considérer comme un chanteur à 100%. Je te vois plutôt comme quelqu'un qui choisit à un moment précis dans une palette de potentialités...

E. D. — Je réagis toujours instinctivement au monde qui m'en-

par le surréalisme et ce type de rassemblements ouverts à tout.

Avant de tenir un micro, tu caressais l'ambition de devenir comédien. Aujourd'hui, tu te lances dans la musique de film et tu acceptes même un petit rôle. Tu t'accordes une seconde chance?

E. D. — Il s'agit plutôt d'une première chance. Adolescent, à Rennes, j'avais tâté du théâtre mais j'étais complètement nul. Ma voix ne portait pas, et surtout je ne me faisais pas au côté artificiel de la mise en scène théâtrale. En plus, on ne me proposait que des rôles de beau ténébreux énamouré! Il se fait qu'Olivier Assayas puis Virginie Thévenet m'ont demandé d'écrire une partition pour leurs prochains films et m'ont tous deux offert un petit rôle. Mais j'ignore encore tout du résultat...! ■

Interview: Etienne TORDOIR.
Photo: E. Sterpin.

**EN CONCERT
A BRUXELLES,
AU «CIRQUE ROYAL»,
LE 28 NOVEMBRE**

